

Pauline Déroulède « Je dois donner un sens à ce qui n'en a pas »

ENTRETIEN

A 32 ans, Pauline Déroulède a deux obsessions : faire abolir le permis de conduire à vie afin d'éviter de nouveaux drames provoqués par des chauffeurs devenus inaptes et remporter une médaille lors des Jeux paralympiques de 2024. Sacrée championne de France de tennis fauteuil pour la troisième fois consécutive, cette tor-nade blonde se prépare avec intensité pour ce grand rendez-vous de l'été prochain.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si je n'avais pas été merveilleusement entourée. Si des gens ne m'avaient pas donné l'énergie positive dont j'avais besoin, une force incroyable dont je me suis nourrie, et des tonnes d'amour. S'ils n'avaient pas cru en moi, même aux pires moments, quand moi-même je n'y croyais plus. Je serais sans doute morte, sans eux. Car je ne vivais plus pour moi, je survivais pour eux. Ils constituent mon équipe, je les appelle la « team Pauline ».

Et qui y a-t-il dans cette « team Pauline » ?

Ma famille, à laquelle je suis irrémédiablement soudée. Ma compagne, Typhaine, qui, une poignée de secondes après l'accident, m'a insufflé, d'une phrase, une force quasi surnaturelle. Quelques amis, que je compte sur les doigts d'une main, parce qu'une épreuve comme celle-là peut aussi vous faire perdre des proches. J'y ajoute aujourd'hui, dans ma nouvelle vie, ma coach, ma préparatrice mentale, mon préparateur physique. Ceux-là que j'ai choisis pour des raisons qui dépassent largement leur domaine de compétence. Et bien sûr notre petite fille, Ava, née le 27 juillet 2022. Je ne peux pas rêver meilleure équipe.

« Ma nouvelle vie », dites-vous...

La vie postaccident. La vie après ce 27 octobre 2018 où j'ai été fauchée en plein Paris par une voiture dont le chauffeur avait perdu le contrôle, et projetée 50 mètres plus loin, la jambe gauche arrachée. La Pauline d'avant a bel et bien disparu ce jour-là. Elle était épanouie et insouciant, fonçait à mille à l'heure, avec beaucoup de sport, de fêtes, de copains. Elle n'avait jamais connu le moindre accident, épargnée par ce qu'on appelle « les épreuves de la vie » et particulièrement choyée. La Pauline d'après a perdu à jamais cette insouciance. J'ai dû affronter mes plus grandes peurs, comme mes plus grandes douleurs. Un chagrin profond s'est installé en moi et n'en partira plus. Je garde de la Pauline d'avant une nostalgie infinie.

Pouvez-vous raconter l'accident ?

C'est un samedi joyeux, à l'image de notre vie de jeune couple, Typhaine et moi. Chacune a pratiqué son sport le matin, puis nous avons rejoint des amis pour le déjeuner, après quoi je les ai accompagnés se faire les ongles, entre filles. Je me rappelle de fous rires délicieux, j'en conserve les vidéos. Et puis, avant d'aller dîner chez un frère de Typhaine qui ne me connaît pas encore, on décide d'aller acheter des fleurs. Nous sommes toutes les deux à scooter, je conduis. J'aperçois un fleuriste à un angle de rue, mais, quand je m'apprête à m'arrêter, le feu passe au vert, alors je continue. Un deuxième fleuriste se présente, mais je suis lancée. Puis arrive un troisième. A quoi tient le destin...

Je me gare sur le trottoir et propose que Typhaine aille seule dans le magasin pour gagner du temps. Je l'attends sur le scooter, dos à la rue, casque sur la tête. Au bout d'un moment, le temps me semble étrangement long, je n'ai pas vu que Typhaine avait improvisé une course express à la pharmacie d'à côté. Le temps de lui envoyer un SMS : « Tu es où ? », et c'est le trou noir. Je me retrouve allongée par terre, dans une impasse 50 mètres plus loin. Je n'ai rien vu, rien compris. Je pense : il y a eu un attentat, ça a péti. Des gens s'agitent autour de moi. Je sens qu'ils m'empêchent de me relever pour voir ce qui est arrivé au bas de mon corps. Je m'énervé, je m'agite, je veux me lever ! Je donne un coup de thorax. Et je vois. Il manque un bout de mon pantalon noir. Ma jambe est arrachée. En un éclair, je comprends tout. Je n'aurai plus jamais le même corps, ma première vie s'achève, la Pauline que j'habitais va rester là, sur le pavé. Et je pousse un hurlement de détresse.

Typhaine est-elle là ?

Elle accourt. Je vois son visage. Elle se penche sur moi et me dit cette phrase : « Ne t'inquiète pas, je vais t'aimer toute la vie. » On dirait un



A Feucherolles (Yvelines), en 2020.

ALAIN MOUNIC/PRESSE SPORTS

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... La numéro 1 française de tennis fauteuil revient sur l'accident de la circulation dans lequel elle a perdu une jambe... et gagné une détermination inébranlable

film, hein ? Mais elle le dit et balaye tous les doutes, toutes les questions qui m'assaillent à ce moment précis. Puis ça va très vite. On me fait un garrot, car je perds énormément de sang, les pompiers me prennent en charge dans leur camion et me sédament, car je commence à ressentir la douleur. Je suis en boucle : « Est-ce qu'on va me recoller ma jambe ? La médecine fait des trucs formidables, non ? » Je suis dirigée vers l'hôpital militaire de Percy (à Clamart, dans les Hauts-de-Seine), car ma plaie ressemble à une blessure de guerre. Sur le trajet vers le bloc opératoire, j'ai le temps d'aller voir un médecin : « Vous allez me recoller ma jambe ? » Il me répond : « Non, ce ne sera pas possible, mademoiselle. » J'entre au bloc en sachant donc que c'est fini.

Que se passe-t-il en salle de réveil ?

J'aperçois mon père, mes frères et sœurs et puis Typhaine. Leurs visages sont anxieux. Lequel osera m'annoncer que j'ai perdu une jambe ? Je suis camée par les médicaments, mais mon premier sentiment est d'être heureuse d'être là. Heureuse d'être en vie. Heureuse de les voir autour de moi. C'est ça qui prévaut : je suis vivante et ils sont là ! Je souris et leur dis : « Ne vous inquiétez pas : je vais faire les Jeux paralympiques de Paris en 2024. » Ils se mettent tous à rire, finalement rassurés.

Cette idée était folle. Vous n'étiez pas une sportive de haut niveau...

Ni même championne. Mais ça ne sortait pas non plus de nulle part. J'avais beaucoup pratiqué le tennis et le basket, et même été tentée par sport études. C'est donc comme si j'avais compris que le sport serait pour moi le meilleur outil de reconstruction, d'autant plus si je me donnais un objectif ambitieux :

les JO. Carrément ! Je n'avais pas de temps à perdre. Avant même d'avoir une prothèse, je suis allée me muscler à la salle de sport. Et quelques mois plus tard, j'ai été sélectionnée par le Comité paralympique et sportif français pour des ateliers physiques, puis approchée par la Fédération française de tennis. Là, il a fallu dépasser mon blocage à l'égard du fauteuil. J'avais toujours joué debout et j'entendais bien continuer à vivre debout. Comment accepter de jouer en fauteuil ? J'ai essayé, constaté combien c'était hyper physique. Et j'ai pensé : O.K., c'est dur, j'y vais. Pas seulement pour participer aux JO, hein ? Je vise une médaille, j'y vais pour gagner !

Comment se sont passés vos huit mois à l'hôpital militaire ?

Les opérations se sont enchaînées : anesthésies, perfusions, infections, greffes de peau. J'étais assommée de morphine et d'anxiolytiques. Mais quelle chance, cet hôpital ! Pas une infirmière, pas un médecin qui ne soit sorti de son rôle. La chirurgienne a fait office de psy, les infirmières ont fait office de mères, elles me parlaient, me massaient pour m'endormir... Le deuxième soir, au départ de Typhaine, qui n'avait pas le droit de rester, j'ai fait une crise d'angoisse. La nuit tombait, c'était l'heure de mon accident, j'étais en détresse absolue. On a fait venir le chef du service, un grand gaillard, colonel, qui en imposait. Sa seule vue m'a calmée. Il m'a parlé comme à un soldat. « O.K., on ne va pas se mentir, il te manque quelque chose. Mais dis-toi que tes projets sont simplement retardés. Je vais t'emmener en rééducation et tu vas voir. Tu seras avec les gars, tu feras du sport et tu seras debout. Fais-nous confiance et obéis. » Et il a rajouté : « Tu es l'un de nos jeunes soldats. » Cet homme-là, quel que part, m'a sauvée. Son discours a été un moment de bascule. Il me considérait comme une des leurs, il apaisait mon besoin de reconnaissance. Certes, j'étais diminuée, mais je valais encore le coup. Et peu à peu j'ai compris que, de toute façon, je n'avais pas le choix.

Avez-vous côtoyé des soldats blessés au front ?

Oui, et ça aide à relativiser. L'un d'eux, très jeune, pour qui l'armée était toute sa vie, avait des séquelles encore plus graves que les miennes. Il refusait toute aide et envoyait balader tout le monde. Ça m'a interpellée. On m'a dit : « Pauline, interdiction d'aller le voir !

Il n'est pas prêt, tu n'es pas prête, vous allez vous faire du mal. » Mais je devais lui rendre visite. Je suis passée devant sa chambre, une fois, deux fois, nos regards se sont croisés. Et puis, je suis allée lui parler. Il ne m'a pas rejetée. Le soir même, nous sommes sortis ensemble dans le couloir, on a fait une petite balade, il s'est ouvert doucement. Et il a tenu à ce que je sois là, quelques mois plus tard, quand il a fait ses premiers pas... Voilà. Il y a plein d'histoires comme ça. Peu importent nos blessures, où, quand, comment, on se rééduque ensemble, on se soutient, on fait du sport. Le soir, comme des enfants, on s'attable pour des parties de Uno. On est tous dans la même galère et on est solidaires.

Frères et sœurs d'armes ?

C'est exactement ça. Cet hôpital correspondait à ce dont j'avais besoin. Le 27 février 2019, quatre mois pile après mon accident, j'ai remarqué avec une prothèse. C'était une émotion folle. J'ai fait quelques pas entre deux barres et pris Typhaine dans mes bras. On était enfin à la même hauteur, elle marchait avec moi ! Tout de suite, j'ai voulu sortir des barres, je ne voulais plus d'aide. Mon cerveau a intégré ma prothèse. En fait, je ne suis dans le fauteuil que pour jouer au tennis ; le reste du temps, je suis une fille debout. « Marche ou crève », disent les légionnaires.

La colère des premiers temps est-elle vite retombée ?

Non. Elle ne s'est apaisée que le jour où j'ai enfin eu un échange avec le conducteur qui m'a fauchée. C'est en salle de réveil que j'ai appris que je n'étais pas victime d'un attentat, mais d'un chauffard de 90 ans, qui avait confondu ses pédales de frein et d'accélérateur. J'étais effondrée. C'était si bête, si évitable ! Lui parler est devenu mon obsession. Cela a pris deux ans. Il refusait une vraie rencontre pour ne pas me voir handicapée. Mais j'ai obtenu, avec une médiation, une conversation en visio. J'avais besoin de mettre un visage sur mes cauchemars. Je lui en voulais tant !

Qu'a-t-il exprimé ?

Oh, c'était fort et c'était triste. Il était assis près de sa femme qui, elle aussi, était dans la voiture. Et il avait le regard vide, éteint. Je ne souhaite à personne d'avoir ce regard-là. Il a dit : « Je suis un assassin. » J'ai répondu : « Mais non ! Ne dites pas ça, je ne suis pas morte ! » C'était soudain une relation de petite-fille à grand-père. Je lui ai posé plein de questions, j'avais besoin d'avoir sa version. Et il m'a avoué : « Je savais que je n'étais plus capable de conduire. J'ai pensé arrêter plusieurs fois. Si une loi me l'avait interdit, je vous assure que je l'aurais respectée. » Et je l'ai cru. Il m'a appelée par mon prénom, ça m'a prise à la gorge. Parce que c'était lunaire, quand même, cette conversation avec le responsable de mon malheur ! Il a eu la décence de ne pas me demander pardon, je ne le lui aurais pas accordé. Jamais je ne pardonnerai. Il aurait fallu un procès pour que la justice se positionne, mais il est mort avant.

Cependant, il y a eu un avant et un après cet appel. Car, d'un coup, ma colère m'a lâchée. Elle s'est transformée en énergie pour mener un combat pour la Sécurité routière. Ça me tord le ventre quand d'autres drames se produisent, et je me bats pour qu'une loi instaure des tests d'aptitude à la conduite pour tous les conducteurs, avec une fréquence plus régulière à partir de 65 ans. La France est un des rares pays d'Europe à délivrer des permis à vie. Quelle folie ! C'est un combat politique. Je frappe à toutes les portes, je bouscule, j'interpelle, rien ne m'arrêtera.

Cela vous importe à ce point ?

Je dois donner un sens à ce qui n'en a pas. Et il faut donc que je sois utile. J'ai l'impression, depuis cet accident, qu'on m'a donné une mission.

« On » ? Que voulez-vous dire ?

La vérité, c'est que je ne devrais pas être en vie. Il aurait suffi que je retire mon casque, le temps d'attendre Typhaine, pour que ma tête se fracasse sur le sol. Si je suis restée vivante, c'est donc pour une raison : cette « mission » tournée vers les autres. Je me dois, voilà. Cette idée me porte et me rend heureuse. « La vie donne ses plus durs combats à ses plus solides soldats », m'a dit un jour Typhaine. Je ne sais de qui est cette citation. Mais elle continue de m'aider dans les moments où je flanche. Je suis un solide soldat. Il n'y a pas de hasard. Et je crois au destin. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNICK COJEAN